

emanuel dimas de melo pimenta

33.33

requiem pour william anastasi

pour Dove Bradshaw

une hommage a Alberto del Genio

beaucoup de remerciements à Juan Puntes

Je faisais des allers-retours avec John Cage chez lui, à Manhattan, en 1987. Nous préparions le déjeuner pour un couple d'amis et pour Merce Cunningham, qui était dans le studio en pleine répétition à ce moment-là.

Luciana se trouvait d'un côté de l'appartement. Je crois que Laura Kuhn était là aussi.

J'aidais John dans la cuisine - même si la plupart du temps, il ne voulait pas beaucoup d'aide.... Il m'a demandé d'aller à la table ronde du salon, où nous allions déjeuner, pour m'assurer que tout était prêt.

Nous avons marché et parlé comme d'habitude. Nous sommes passés de la cuisine ouverte au salon, qui n'avait pas de murs. Soudain, je me suis heurtée à quelque chose et je suis presque tombée ! John m'a tenu fermement par le bras. Il avait soixante-quatorze ans, moi vingt-neuf. Je marchais rapidement à son côté, et si j'étais tombée, cela aurait été un désastre !

Il y avait quelque chose sur le sol, quelque chose que je n'avais pas remarqué. C'était un morceau de métal. J'ai demandé ce que c'était. En souriant, John m'a regardé et m'a dit : "Tu viens de trébucher sur Bill Anastasi".

J'avais trébuché sur une sculpture d'Anastasi, qui était une plaque de métal posée sur le sol. "Lui et Dove Bradshaw viennent déjeuner aujourd'hui, ce sera formidable pour vous deux de vous rencontrer. Dove et Bill sont de grands artistes et des amis très chers. Toi et Bill deviendrez amis pour toujours, j'en suis sûr", poursuit John, toujours avec un large et doux sourire.

William Anastasi avait cinquante-quatre ans, précisément vingt ans de moins que John, mais il n'en paraissait pas trente. Dove avait trente-cinq ans, mais ressemblait à une fille d'à peine vingt ans.

Bill et John adoraient jouer aux échecs. Pendant des années, ils ont joué tous les jours. Je jouais aux échecs avec mon père et quelques amis -

mais jamais avec eux. Après la mort de John, j'ai joué sur cet échiquier avec ma fille, Laura, mais je n'ai jamais joué avec John.

Lors de cette première rencontre, Bill et moi avons longuement discuté. Il parlait très peu, était intelligent, sage et m'a d'abord semblé être une personne très méfiante. Mais à partir de ce moment-là, nous sommes devenus amis pour toujours - comme John l'avait prédit.

J'ai perdu le compte du nombre de fois où nous avons dîné chez Dove et Bill au cours des trente-cinq années suivantes. En général, les dîners se prolongeaient tard dans la nuit et les conversations tournaient presque toujours autour de la philosophie, de l'art, de la littérature, de la science...

Dove était généralement celle qui préparait le dîner. Elle s'inspirait souvent de la cuisine de John Cage. Parfois, c'est moi qui cuisinais. Seulement je buvais du vin. C'est pourquoi j'apportais toujours du vin aux dîners. Parfois, surtout récemment, Dove buvait aussi du vin, mais très peu.

J'ai toujours aimé cuisiner pour eux.

J'ai aussi une âme italienne et une fois, j'ai fait du spaghetti avec des tomates, comme on le fait à Naples et dans le sud de l'Italie, al dente. Bill était ravi de dire que c'était la première fois depuis son enfance qu'il mangeait des pâtes comme celles que faisait sa grand-mère. Et il n'a pas pu s'arrêter de manger !

À chaque rencontre, nous avons longuement parlé de questions telles que la nature de l'intention, le libre arbitre, les limites de l'Univers, la conscience, la nature du temps, les systèmes dissipatifs, etc.

Souvent, quand j'arrivais ou quand je partais, il allait au piano dans le salon et jouait du Chopin, qu'il adorait. Les voisins étaient enchantés - j'en ai parlé une fois à l'un d'entre eux. Souvent, Bill et Dove laissaient intentionnellement ouverte la porte d'entrée de l'appartement.

Bill était un artiste visuel particulièrement brillant.

En 1961, il a réalisé Relief - un bloc de béton sur lequel, encore frais, il a uriné. Au début des années 2000, il a reproduit cette œuvre à Bolognano, en Italie, et j'ai réalisé une œuvre photographique pendant son exécution.

Dans l'une de ses œuvres, datant de 1966, Blind, les salles étaient peintes comme des camouflages de guerre et au milieu, de façon presque imperceptible, il était complètement nu.

L'une de ses œuvres de 2008 pour une exposition en Allemagne ne comportait qu'un seul mot : "Juif". Ce travail a commencé en 1987, l'année de notre rencontre, avec un tableau portant son image et le mot "Juif". En 2009, il y a eu une autre peinture, intentionnellement appelée "sans titre" mais aussi

"Ich bin Jude".

Indépendamment des questions symboliques, Anastasi a opéré le processus. Et c'est ce qui a eu l'impact le plus profond, révélant parfois des significations éludées dans le titre, et non l'inverse.

Nous avons beaucoup parlé de tout cela, et souvent du fait que ce que nous appelons la "civilisation occidentale" est une émergence de l'univers judéo-chrétien.

Bill était vraiment horrifié, comme nous tous, par les horreurs de l'Holocauste.

Comme moi, il lisait régulièrement le Talmud et en était enchanté.

C'était en fait un juif - il aimait la connaissance. La justice et le respect étaient des choses essentielles dans son âme.

Il y avait un lien très fort entre nous. Comme si nous avions toujours partagé le même univers intellectuel, depuis notre naissance, malgré la grande différence d'âge. Il interprétait cette identité comme une sorte de projection de l'univers de John Cage, qu'il vénérait.

Mais il y avait une grande différence entre nous - dont nous parlions souvent librement. Bill pensait sincèrement que les êtres humains étaient essentiellement égoïstes, que chacun vivait exclusivement pour ses intérêts personnels, et que l'altruisme était une illusion, quelque chose qui n'existe pas vraiment, qui n'était pas humain.

Pour lui, ce qui était humain se caractérisait par la guerre, l'exploitation et la soumission humiliante aux autres.

Dans les années 1970, Bill avait lu le livre *Le Gène Égoïste* du biologiste anglais Richard Dawkins. Je l'ai également lu quelques années plus tard. Ce livre est devenu une référence fondamentale pour Bill. Ainsi, puisque nous sommes tous génétiquement égoïstes, nous devrions toujours nous méfier des autres. Je n'ai jamais été d'accord avec Dawkins et j'ai toujours pensé exactement le contraire, comme je le dis dans certains de mes travaux.

Bill croyait sincèrement que Hobbes avait raison, qu'un être humain était le loup d'un autre être humain. *Homo homini lupus*, répétait-il toujours. D'un autre côté, tout au long de ma vie, j'ai toujours pensé qu'il ne pouvait y avoir de créativité sans générosité, et que les êtres humains étaient essentiellement créatifs.

Nous regardons autour de nous et voyons partout des esprits totalitaires et incultes. Mais au cours de milliers d'années, avec des

interruptions ici et là, nous sommes restés libres. Nous pouvons imaginer et craindre, non sans raison, la métamorphose du monde en un environnement globaliste totalitaire - comme le promettent les dictatures et les pensées tyranniques au 21e siècle. Cela peut arriver, mais jamais l'être humain n'a été plié à un cadre d'esclavage général à l'échelle de la planète.

S'il y a une chose qui a toujours surmonté nos différences, c'est bien la liberté.

En 2013, lorsque Bill Anastasi a eu quatre-vingts ans, je lui ai présenté un long métrage que j'avais réalisé sur lui, avec des images tournées depuis le début des années 2000. Lorsqu'il a regardé le film pour la première fois, chez lui, sur le lecteur vidéo dans la petite pièce à côté de la cuisine, Bill était ravi. Mais c'était tout aussi émouvant pour moi et pour Dove.

C'était une célébration de l'amour.

En plus de ce long métrage d'environ une heure et demie, j'ai réalisé quelques autres films sur des artistes ou des personnes liées à l'art, comme la baronne Lucrezia De Domizio Durini, qui avait travaillé avec Joseph Beuys, ou l'artiste-architecte portugais João de Almeida, qui avait été un ami très cher de Jean Arp en Suisse.

Mais, comme s'il s'agissait de quelque chose d'inattendu, la vieillesse est arrivée implacablement et Bill est parti pour une autre dimension. Trente-six ans s'étaient écoulés depuis que John nous avait présentés.

Sa mort n'a pas été soudaine. Il est d'abord devenu aveugle, puis il a perdu sa mémoire et sa capacité de navigation spatiale. Pendant ce processus de mort lente, il nous arrivait de sortir tous ensemble pour dîner, quand j'étais encore à New York. Nous étions très inquiets pour Dove. Puis, un jour, j'ai appris par une amie qu'il était mort.

J'ai alors décidé de composer un requiem pour lui. Bien qu'il ait été un esprit profondément anticlérical, qu'il n'ait jamais été une personne religieuse en termes institutionnels, William Anastasi était profondément religieux dans la vie. Je pense qu'il n'a jamais compris le sens d'une messe et qu'il était radicalement opposé à toute manifestation mystique. Mais devant James Joyce, Pound, Homère, Goethe, Dante, Lewis Carroll ou John Cage, son cher ami, il devenait un enfant émerveillé, quelqu'un de profondément connecté à la Nature.

Lorsque je lui offrais des enregistrements de George Bolet, Samson François ou Sviatoslav Richter, entre autres, c'était comme s'il avait reçu un trésor inestimable. Ses petits yeux pétillaient et il me serrait dans ses bras avec émotion.

Je crois qu'en 1999 ou 2000, Bill m'a présenté son accordeur de piano - qui est devenu mon accordeur au fil des ans. C'était un homme difficile, mais

très compétent. Il avait été l'accordeur du grand pianiste Glenn Gould ! Et là, des pensées colériques ont émergé, car Gould méprisait Cage ; mais lorsqu'il a présenté sa composition, elle sonnait exactement comme ce que John Cage, beaucoup plus âgé, avait fait - Bill, qui avait un fort esprit de justice, l'a accusé.

Combien de fois Bill et moi nous sommes réjouis de lire ensemble des fragments de textes de grands esprits !

Ces moments - s'émerveiller de l'esprit humain, des rêves, à travers la poésie, la littérature et la philosophie - constituaient pour William Anastasi la véritable dimension de la Terre : la pensée comme concrétisation de la vie et, en elle, le mouvement, qui est toujours le fondement de la métamorphose, de la transformation et de la découverte.

C'est le signe principal de William Anastasi : la transformation, la mutation des signes, le temps !

Toutes ses œuvres fonctionnent dans cette dimension.

Comment ne pas penser immédiatement à *Conjunciones y Disyinciones* d'Octavio Paz, une œuvre de 1969 ? L'écrivain mexicain y raconte ce qui suit : "L'esprit de tous les hommes, à tout moment, est le théâtre du dialogue entre le signe corporel et le signe non corporel. Ce dialogue, 'est' les hommes".

Cette tension entre le corps et le non corps, dont je parle dans mon livre SOMA, c'est le temps, si fort chez Augustin - et c'est le fondement de l'œuvre de William Anastasi.

Il n'y a pas de temps sans métamorphose, transformation et différence.

Ainsi, en me plongeant dans ces mystérieux labyrinthes de la vie en transformation permanente, il m'est apparu que ma propre existence - vingt-quatre ans de moins - n'était elle aussi que cela : du temps ! Le même temps qui avait émergé technologiquement à travers les pores génétiques de mon père.

C'est peut-être pour cela que nous sommes devenus si rapidement des amis profonds.

Bill est mort le lundi 27 novembre 2023. Je l'ai appris quelques jours plus tard. La température de la ville de New York, qu'il aimait tant, était douce ce jour-là - entre 6 et 11 degrés Celsius. Il avait plu abondamment aux premières heures de la matinée. À huit heures, les nuages ont disparu et la journée est devenue ensoleillée, bien que fraîche. Le taux d'humidité était faible. Il était aveugle et avait de graves problèmes cognitifs.

Mais il était calme et tranquille.

Il était né quatre-vingt-dix ans plus tôt à Philadelphie, en Pennsylvanie. Sa première exposition personnelle a eu lieu en 1964, à la célèbre galerie de Betty Parsons, à l'âge de trente et un ans.

Dès les premières années de notre rencontre, Bill disait fièrement - une fierté enjouée et sarcastique - qu'il était le petit-fils d'un dangereux mafioso sicilien. Il le racontait en riant, comme s'il s'agissait d'une chose perdue dans un monde mythique, dans une autre dimension.

Les livres ont toujours été pour nous deux une lumière magnifique et impérative. Tant de fois nous avons parlé d'éditions d'auteurs, parfois inconnus, parfois de grands classiques.

Et puis, un jour, je suis tombée par hasard sur un livre qui parlait du grand-père de Bill Anastasi. Un terrible meurtrier, un gangster violent. J'en ai acheté deux exemplaires, un pour ma bibliothèque et un pour la sienne. Quand il a pris le livre, il est resté livide. Ce qui avait toujours été un rêve mythique perdu dans le temps, une blague sarcastique et ironique, prenait soudain la forme de la vie, de l'histoire, de la réalité. Et il était stupéfait. Paralysé.

Bill était une personne absolument pacifique - bien que s'il devait se battre, il serait le premier, disait-il. Il a raconté sa seule expérience de lutte de toute sa vie : quand il était jeune, il était en voiture avec une petite amie et soudain, il a été intercepté par un autre véhicule, avec quatre garçons très agressifs qui l'ont menacé. Il est sorti de la voiture, s'est mis en position de lutte et les a appelés, l'un après l'autre : "Allez ! Qui sera le premier ?". Et les garçons sont partis immédiatement. Bill disait lors d'un de nos délicieux dîners : "Je ne me suis jamais battu de ma vie ! Je ne sais même pas pourquoi je l'ai fait. Mais il le fallait. C'était la lutte la plus rapide de tous les temps, j'ai gagné sans les toucher ! Et cette expérience m'a beaucoup appris sur la nature des êtres humains".

Plus tard, il dira : "Emanuel, nous vivons dans un monde très dangereux. Garde à l'esprit que depuis Homère, nous sommes toujours les mêmes - relis l'Iliade, l'Odyssée, tout est là ! Nous sommes toujours exactement les mêmes personnes ! Il y a cependant une différence importante : nous avons maintenant des mitrailleuses, des armes automatiques, des missiles, des armes atomiques... mais nous sommes toujours les mêmes ! Nous sommes tout aussi limités qu'avant et, par contre, nous avons considérablement augmenté notre capacité de destruction !"

Quelque temps plus tard, en 2001, lors du tournage du long métrage qui lui est consacré, je lui ai demandé de répéter cette pensée.

Et il l'a fait. Et je l'ai filmé.

Cet être créatif profondément pacifique aurait été le descendant de l'un des gangsters les plus brutaux et les plus redoutés de New York !

Lorsque Bill a ouvert les pages du livre sur Albert Anastasia - dont le vrai nom était Umberto Anastasio - il s'est assis et est resté sans voix. Il n'a pas souri et n'a pas dit merci. C'était un poids en moins sur ses épaules. Un poids que lui seul connaissait et qu'il croyait déjà doucement évaporé dans l'ombre d'un univers mythique, dans l'ombre d'une mémoire sans personnes, toutes déjà mortes.

Maintenant, le passé - qui ne lui appartenait pas, mais qui était aussi lui - était bien là, devant lui, dans ce livre.

Je ne sais pas ce que Bill a fait de ce livre.

En mai 2024, le journaliste d'investigation Andrew Milne a publié un article intéressant sur le gangster : "Cofondateur de Murder, Inc. et chef de la tristement célèbre famille Mangano, Albert Anastasia était l'un des gangsters les plus redoutés de New York - jusqu'à ce que son histoire prenne fin de façon choquante. Le mot grec anastasis signifie littéralement "s'élever". C'est une racine appropriée pour le nom d'Albert Anastasia, qui est passé d'un garçon pauvre et sans père en Italie au gangster le plus redouté de New York - un homme si assoiffé de sang qu'on l'appelait le "Lord High Executioner" (...) et à sa mort dramatique dans un salon de coiffure new-yorkais".

Bill m'avait souvent parlé de cette mort dans le salon de coiffure, un meurtre brutal - comme ceux que l'on voit dans les films de Scorsese, par exemple.

Vito Genovese, Carlo Gambino et Joe Gallo ont été présentés comme les cerveaux du crime, mais les tueurs n'ont jamais été arrêtés.

Anastasia est sûrement allée trop loin.

Comment mettre côté à côté cette descente et la dévotion déclarée de William Anastasi pour John Cage - dont la vie a été entièrement consacrée à l'amour ? Ou à ses rêves romantiques d'une vie avec Dove Bradhsaw, au son des préludes, mazurkas ou nocturnes de Chopin !

Le monde de William Anastasi était celui de la transformation, de la métamorphose.

Lorsque j'ai appris, le 28 novembre 2023, par Marcia Grostein - une amie très chère, notre voisine à New York et une artiste brillante - sur son décès, j'ai immédiatement écrit à Dove. Le 7 décembre, elle m'a écrit un message plein d'amour. "Chaque jour, il y a tant à faire et il y a tant, tant de souvenirs sincères venant du monde entier..." - a-t-elle écrit.

C'était le premier signe de John - le changement !

Telle avait été la vie de Bill Anastasi, qui se répétait maintenant, comme si l'existence humaine pouvait en quelque sorte, par la mémoire, ne jamais se soumettre à l'interruption de la métamorphose.

J'ai emmené Bill et Dove au Portugal et en Italie. Ils sont devenus amis avec Alberto de Genio, sont allés à la Punta Campanella...

Ce n'est pas souvent qu'il y a un couple de grands artistes. Mario et Marisa Merz étaient des amis très chers, et ils constituaient une exception. Les œuvres de Bill et Dove sont brillantes.

Lorsque j'ai appris la mort de mon cher ami, j'ai immédiatement commencé à réfléchir à la façon dont je pourrais lui composer un requiem.

Un requiem est une messe dédiée aux morts. Pour beaucoup, l'expression "messe" indiquerait le sens du "lâcher prise" des choses matérielles, de la perception d'un ordre qui les dépasse. Cependant, l'origine étymologique du mot messe, qui me semble la plus correcte, est l'expression hébraïque matzâh, qui indique l'idée d'un pain plat et sans levain, comme une sorte de pita, et qui a été traduite en latin par le mot "messe". Ce mot a donné naissance au terme "mission", le détachement des questions purement matérielles au profit d'un objectif plus grand.

Telle était peut-être la signification première de la matzah lorsque, aujourd'hui encore, le Seder (Pâque) célèbre la fabuleuse sortie d'Égypte, l'Exode, Israël et l'existence humaine. Une mission !

C'est l'origine des folares, surtout les salés, dans le nord du Portugal. Bill était très sensible à la question de la mission.

C'est quelque chose qui est toujours resté mystérieux pour lui.

Une fois, à la fin d'un de nos dîners, il m'a demandé pourquoi je composais, pourquoi je faisais ma musique, mes livres, mes dessins d'architecture, en travaillant sans relâche et sans être dérangé pendant des nuits et des nuits... tant de fois sans repos, sans week-ends ni vacances. Après tout, quel était le but de tout cela ? Pourquoi le faisais-je ? J'ai répondu en disant que pour moi, c'était quelque chose de mystérieux, de difficile à expliquer, comme une sorte de mission - mais dans un sens qui transcendait ma propre existence. Il m'a alors dit que John Cage avait exactement la même idée et qu'il lui avait confié un jour que sa raison de vivre, le sens de sa vie, était une mission. John ne pouvait pas non plus expliquer clairement ce que cela signifiait. Pour Bill, cette idée est toujours restée quelque chose de mystérieux, d'énigmatique.

Elle l'intriguait profondément.

Messe - mission.

Bill Anastasi était une personne profondément anticléricale et, en même temps, profondément religieuse. Il s'opposait de manière sensible à toutes les institutions - ce qui l'a profondément lié à John Cage et à moi. Tous les trois, nous avons toujours été fortement sensibilisés à l'idée d'anarchie, dans

le sens d'une critique permanente des manifestations de la concentration du pouvoir. Nous n'avons jamais appartenu à un parti, à une idéologie ou à une religion particulière. Nous avons toujours cru à l'importance de la liberté - ce qui deviendrait rare dans un monde composé de groupes en conflit permanent.

Maintenant qu'il était dans une autre dimension, j'avais un défi à relever : composer un requiem - une messe - pour William Anastasi.

Le soir du Nouvel An, de 2023 à 2024, donc aux premières heures du 1er janvier, je séjournais chez des parents près de Saint-Malo, en Bretagne, dans le nord de la France. Une tempête soufflait depuis la mer du Nord. Les vents ont commencé à hurler après minuit. Vers trois heures, j'ai entendu les ondes de choc des gouttes d'eau et les cris du vent contre la vitre de la fenêtre de la chambre où nous dormions. Ces sons étaient l'expression par excellence de la métamorphose, des transformations de la Nature !

Je me suis levé, je suis allé à la fenêtre, j'y ai fixé des capteurs et j'ai enregistré le phénomène.

Cela deviendrait la base du requiem !

Et c'est ce qui s'est passé.

Vingt-deux ans plus tôt, en 2001, après l'un de nos délicieux dîners, j'ai réalisé une séance photo chez Bill et Dove. Il était minuit passé. La séance photo s'est déroulée avec le mouvement des lumières et de trois corps - Dove, Luciana et Bill. C'est ce matériel qui a été utilisé pour créer le film sur le requiem.

La musique et le film traitent tous deux du mouvement et du changement.

Le titre du requiem, de la musique et du film, est 33.33 - parce qu'à la fin de l'enregistrement, étonnamment, c'était sa durée, sans que je l'aie fait intentionnellement : 33 minutes et 33 secondes. Et c'est une référence évidente à la pièce 4'33" de John Cage, qu'il aimait tant - et au hasard, aux lois de la métamorphose du monde !

Une référence mystérieuse, cachée par la vie et par l'ordre caché de la Nature, qui a tant troublé William Anastasi.

Emanuel Dimas de Melo Pimenta

Locarno 2024